

## L'HABITATION COLLECTIVE

par Ciro Bayo.

(premier chapitre de son récit *Lazarillo español*, 1911, ici traduit par Philippe Billé)

C'était une année climatérique, comme dirait un astrologue, c'est-à-dire une année mauvaise, fort mauvaise pour moi, au point que je ne me souviens même plus du millésime.

Mes seules sources de revenu étaient une traduction de temps en temps, que me confiait un ami éditeur, et le léger loyer d'une maisonnette que je possédais à Barcelone. Mais au début de juin, les deux sources tarirent en même temps : l'éditeur s'en fut prendre les eaux sans me laisser de pain sur la planche, et mon fondé de pouvoir avait l'ordre strict de ne m'envoyer aucun argent à Madrid. J'envisageais de me rendre en Amérique, en payant ma place avec l'économie des deux mois de loyer.

Malgré les difficultés, je ne revins pas sur ma décision ; mais comme il fallait subsister pendant ces deux mois d'attente, je me préparai à affronter les langueurs de l'été.

Comment faire? Moi-même, je n'en avais pas idée. Quand je n'aurais plus la moindre peseta, on verrait bien.

Les faibles et les forts emploient la même expression : *On verra ça demain*. La différence tient à la façon de résoudre la difficulté. Les premiers s'abîment les doigts et perdent leur temps à essayer de démêler le noeud ; les seconds le tranchent avec la fermeté d'Alexandre à Gordion. Allais-je opérer comme un faible ou comme un héros? Ni comme l'un, ni comme l'autre. Aguerri au combat de la vie, je comptais au moins me comporter en homme sage.

Je connaissais alors un certain Juan, portefaix, pour lequel, *in illo tempore*, j'avais demandé et obtenu une place de marchand pour un journal du soir. On lui donnait pour cela une petite peseta chaque jour, mais comme il en gagnait deux ou trois autres en faisant le portefaix, et qu'il était célibataire et sérieux, il vivait gai comme un pinson, sur le pavé de la rue. Le service que je lui avais rendu était si modeste et cela faisait si longtemps, que je l'avais complètement oublié. Mais Juan, lui s'en souvenait, car il faisait toujours ce petit travail. Voilà d'où vient qu'après avoir semé une graine au hasard, j'en tirai un fort bon profit.

Voyez ce qu'il advint. En certaine occasion, où j'eus besoin d'un Cyrénéen de confiance, j'allai chercher Juan à son poste et l'emmenai chez moi pour lui confier une caisse de livres et le charger de les vendre. Je ne sais ce qu'il vit sur mes traits, alors que je me séparais de mes vieux amis, mais il reposa la corde avec laquelle il voulait attacher le paquet et, se raidissant, il me dit :

- Je ne veux pas emporter cette caisse.

- Eh bien, si tu ne le fais pas, un autre le fera, répliquai-je, de mauvaise humeur. Ces livres m'encombrent.

Je mentais : en fait, je manquais d'argent. Mais à quoi bon raconter mes soucis à qui n'y pouvait rien? En quoi un besogneux pouvait-il aider un jeune gentilhomme?

Voilà ce que je me disais, comme tant d'autres pour qui les fils du peuple sont comme les habitants d'un pays inconnu. On croit que la noblesse de coeur, la grandeur d'âme, la générosité, bref, tous ces traits caractéristiques, sont le privilège d'une caste, mais il n'en est rien.

Les pauvres ont le réflexe de l'aide mutuelle : aujourd'hui pour toi, et demain pour moi. Mais pas les riches : comme ils ne connaissent pas la misère, ils n'en ont pas idée. Beaucoup d'amabilités, des compliments échangés, mais ils ne songent pas que l'ami ou le parent qui leur rend visite n'a peut-être rien mangé ce jour-là, ou qu'il manque d'argent. Il faut leur répéter la fable indienne par laquelle Gil Blas fit savoir sa pauvreté au duc de Lerme, ou leur écrire : *Je vous supplie, vous demande, vous implore*, et autres expressions gênantes et désagréables. Un bienfait

accordé au prix de longues requêtes perd beaucoup de sa valeur : qui donne tôt, donne deux fois. Si les riches font tant d'ingrats, c'est qu'ils ignorent l'art d'obliger. Il n'en irait pas de même, s'ils prévenaient les besoins de leurs amis, leur épargnant ainsi d'avoir à les exprimer, ou si au moins ils atténuaient leur peine, en leur concédant promptement ce qu'ils demandent.

Dante en exil immortalise son protecteur en déclarant qu'entre eux, «le don a précédé la demande».

Et voilà que ce bon Juan, sans s'effaroucher de mon ton maussade, me répond :

- Très bien, jeune homme. J'emporterai ces livres, puisque vous insistez. Quel prix minimum dois-je en demander?

- Disons quatre douros, répondis-je.

Habitué à traiter avec les libraires d'occasion, j'étais certain que n'importe lequel donnerait cette somme sans rechigner. Dire que ces livres valaient dix fois ce prix, par leur qualité matérielle et littéraire, et je les vendais, comme on dit, au poids du papier!

Or moins d'une demi-heure après Juan était de retour, la corde sur l'épaule, signe évident qu'il avait écoulé la marchandise.

- Je vous rapporte cinq douros et non quatre, me dit-il d'un air satisfait, en me tendant les cinq jolies pièces.

- Bravo, Juan, tu es un grand homme. Tu seras mon administrateur, quand je serai riche. Ecoute maintenant ceci : prépare-toi à transporter ma malle à la Posada del Peine.

La Posada del Peine est dans son genre l'établissement le plus économique, le plus décent et le plus accueillant de Madrid. Pour six réaux par jour, on y a une chambre correcte et un bon lit. Avec l'argent des livres, je pensais tenir encore une semaine, après quoi... on verrait bien.

- Vous en avez assez de vos logeuses? me demanda Juan, l'air de rien.

- Non, Juan, c'est elles qui en ont assez de moi.

- Eh bien moi, j'en connais une qui tient bien le coup et qui pourrait vous convenir. C'est la mienne : elle a justement une alcôve disponible. Eh, venez donc habiter avec moi! Ce n'est pas la vie de château, mais pour deux petits réaux par jour, vous seriez logé et blanchi.

La proposition me parut si bonne que, sans en demander plus, et sans bien savoir si je rejetais ou si j'étais rejeté par la maison où nous nous trouvions, je partis dans la rue avec Juan, qui portait mes affaires, le laissant me conduire où bon lui semblerait.

En arrivant à l'avenue San Vicente, il franchit résolument un porche et je le suivis. Nous traversâmes la cour et Juan déposa sa charge devant une porte ouverte, en me priant d'entrer.

- Madame Gregoria, dit-il en épongeant sa sueur avec un mouchoir à carreaux, je vous amène un hôte qu'il faudra bien traiter. C'est un ami à moi, et un écrivain.

Il s'adressait à une femme du peuple qui était en train d'éplucher des pommes de terre, et c'est tout ce que je peux en dire, car encore ébloui par la lumière de la rue, je n'y voyais pas très clair. Madame Gregoria posa son couteau sur la toile cirée et vint sur le seuil.

- Entrez, entrez, nous dit-elle. Soyez le bienvenu. Rentre la malle, Juan.

Je découvris d'un coup d'oeil tout le logement : un petit salon, trois alcôves et la cuisine, le tout de dimensions modestes, mais bien propre. Des tableaux bon marché, des fleurs en tissu et des bouquets de verveine sur les murs, des lits aux couvre-pieds blancs, des vaisseliers décorés de papier et des rideaux semblables à des draps, devant la porte et l'unique fenêtre qui donnait sur le patio.

Je ne souhaitais que disposer d'une alcôve, mais Madame Gregoria voulut m'offrir tout l'espace.

- C'est que, comme je suis toute la journée dans la rue et Juan aussi, vous serez le maître de maison. Et puisque vous êtes gratte-papier, vous pourrez écrire ici sans que personne ne vous dérange, m'expliqua-t-elle en me montrant la table, avec la toile cirée couverte d'épluchures de pommes de terre.

- Fort bien, Madame, nous nous en servirons à tour de rôle, répondis-je gaiement, sans essayer de rectifier le titre officiel qu'elle m'attribuait. Mais Juan s'en chargea en disant :

- Je vous signale que ce monsieur est journaliste.

Le bonhomme disait cela car, l'ayant recommandé au directeur d'un journal, il me croyait du métier. Le grand mot produisait son petit effet car chez les gens du peuple, pour qui il n'y a d'autre littérature que celle des feuilles de chou, le journaliste est l'homme de lettres par excellence. Mais chez Madame Gregoria, la sensation fut plus forte encore, comme on va voir.

- Oh, vous écrivez dans les journaux? s'exclama-t-elle. Alors nous sommes compagnons, car vous y écrivez, et moi je les vends à la criée.

Elle m'expliqua alors qu'elle gagnait sa vie en vendant des journaux près de la grille de la gare du Nord.

- C'est dit, conclut-elle, ce sera là votre table de travail, vous allez voir comme elle est belle quand j'aurai nettoyé la nappe.

Sur ce, la bonne dame me montra mon alcôve, aida Juan à installer ma malle au pied du lit, et versa de l'eau dans la cuvette de la table de toilette, pour le cas où je voudrais me débarbouiller. Ce meuble, avec le lit et une chaise, emplissaient tout l'espace libre. Après quoi, elle rangea ses pommes de terre, nettoya la nappe et s'en fut.

Je m'avisai alors de payer à Juan ses deux courses, mais il ne voulut rien recevoir.

- Ca ne presse pas, nous verrons ça plus tard, me dit-il. Rien ne presse non plus Madame Gregoria, elle n'est pas de ces gérantes qui vous mettent le couteau sous la gorge. Vous pouvez aussi bien la régler au jour le jour, ou à la semaine, ou par quinzaine, ou même en fin du mois. Le principal, c'est que vous vous habituiez à cette installation austère. Allez, à ce soir, je vais profiter de l'après-midi.

Voilà comment je me retrouvai dans une habitation collective de l'avenue San Vicente.

L'important était de s'y habituer, avait dit Juan. Pour le moment, j'avais l'impression d'être au fond d'un puits. Je voyais la lumière tomber du haut dans le patio, et j'entendais la rumeur confuse d'une ruche humaine.

La maison où je suis hébergé compte quatre étages, de part et d'autre du patio. Ils se terminent à un bout par un escalier en colimaçon, séparé par une cloison des cabinets. A chaque étage, un couloir passe entre les quatre appartements sur cour et quatre de l'autre côté, soit au total, avec les huit du rez-de-chaussée : quarante.

Dans un tel bâtiment, vous pourriez penser que vivent quatre-vingts ou cent personnes. Erreur et horreur ! Il y en a le double. A la cupidité du propriétaire s'ajoute celle des locataires. Chacun de ces derniers tente de s'affranchir du prix du loyer et sacrifie sa commodité, sa tranquillité domestique et le peu d'air respirable, en sous-louant son appartement.

Cette pratique de la sous-location était courante dans les grandes villes à cause du prix des loyers, et l'on a voulu y remédier en bâtissant des cités ouvrières. Mais à Madrid on n'y pense pas. Au contraire on tient pour typiques et très madrilènes ces immeubles d'habitations, ces colonies, ces maisons de rapport, type de logement très pittoresque dans les revues et les opérettes, mais dégoûtant et ennuyeux en réalité. Voilà demi-heure que je suis dans ce galetas, et j'ai mal au coeur. Comme c'est le début de l'été, et que la porte et la fenêtre de l'étroit logement doivent rester ouvertes, on entend, on voit et on sent tout : le bavardage des commères, la mauvaise humeur des hommes, les cris de la marmaille, le cornet du musicien ambulant qui répète, le tintement métallique des mortiers, et là-dessus la puanteur des toilettes communes, l'exhalaison du balayage des chambrées, du linge humide mis à sécher dans les galeries, et des odeurs de cuisine. Au diable les phalanstères socialistes, s'ils doivent être peuplés de gens sans éducation et sans hygiène !

Le grand ventilateur de ces ruches est le travail. Je dis cela, car les jeunes gens se relaient pour s'y rendre. Les hommes sont ouvriers en atelier, employés du chemin de fer ou du tramway, garçons de bureau ou

maçons ; les femmes marchandes de légumes, bonnes, lavandières, coiffeuses ou cousettes. Les uns et les autres quittent et regagnent leurs chambres selon leurs horaires, comme des abeilles leurs cellules, jusqu'à la nuit où, comme les abeilles aussi, ils dorment agglutinés dans la ruche.

C'était la même chose, chez nous. Madame Gregoria s'en allait vendre ses journaux, Juan vaquer à ses tâches, et moi... me promener. De sorte que l'air du logement n'était jamais vicié, sinon la nuit où, de plus, les alcôves étant rapprochées, chacun des trois dormeurs pouvait entendre la respiration des autres.

Mais il est vrai qu'on s'habitue à tout, et qu'on juge des choses comme on s'en accommode. La prévention, la répugnance que nous éprouvons parfois, disparaissent quand on doit se frotter à la réalité.

Au bout de quelques jours, je m'étais accoutumé à cette sorte de bivouac, et j'ai pu assister à des scènes dignes de Ramón de la Cruz et de Ricardo de la Vega, que je ne coucherai pas sur le papier car je me sens incapable d'une telle entreprise.

Ainsi me retrouvais-je, oisif et désargenté, dégoûté de Madrid.

Profitant de la belle saison, et de la proximité des faubourgs, je dirigeais mes pas vers les rives du Manzanares, les quartiers de la Florida ou de la Moncloa. Au coucher du soleil, je passais à la maison m'épousseter, puis j'allais faire un tour dans les jardins de Ferraz et sur la place d'Orient, jusqu'à l'heure de la fermeture des grilles. Tous les soirs je retrouvais Juan en faction à son coin de rue, ou bien c'était lui qui venait à ma rencontre si j'arrivais sur le trottoir d'en face, et tous les soirs, invariablement, il me proposait une tambouille nouvelle.

- Ecoutez, jeune homme, (c'est toujours ainsi qu'il s'adressait à moi), écoutez, me dit-il la première fois. Je suppose qu'il ne vous dérangera pas de dîner dans une taverne. (Or j'étais bel et bien habitué aux tavernes, au bouillon et aux haricots!) Je vous dis ça, parce que dans celle-là (il me montrait l'une des nombreuses qui se trouvaient sur le boulevard) ils servent un ragoût de première catégorie. Je voudrais que vous le goûtiez.

- Mais, mon ami...

- Non, non, me coupait-il. Rendez-vous à huit heures pile, parce qu'à neuf heures, je fais une livraison.

Le lendemain, il se trouvait que le même restaurant ou un autre servait une paella à la valencienne ; le lendemain, il fallait goûter de la morue à la biscaïenne ; le lendemain, il fallait absolument planter les crocs dans un lapin à l'étouffée, accompagné de haricots ; et ainsi de suite, toute la semaine.

Ce diable de Juan! Moi qui le tenais pour un exemple de tempérance et d'économie, il apparaissait maintenant comme un gastronome abonné à tous les plats du jour de l'avenue San Vicente. La dépense ne s'élevait jamais à plus d'une peseta par tête, pain et vin compris, et Juan s'opposait toujours à ce que je paye ma part. Pour expliquer sa libéralité, il voulut me faire croire qu'il avait gagné à la loterie.

- Je vous assure, disait-il. Depuis que vous êtes arrivé dans cette maison, vous nous portez chance. Madame Gregoria vend plus de journaux que jamais, je fais plus de courses qu'il n'en faut, et j'ai tiré un dixième gagnant à la loterie.

Je faisais semblant de le croire. Telles étaient son amabilité et sa bienveillance envers moi, que j'acceptais ses agapes sans rougir d'être le parasite d'un enfant du travail. Je me souvenais de Camoens et de son fidèle Antonio.

Le bon Juan faisait beaucoup pour moi, mais j'allais apprendre encore autre chose. Un soir où, à l'heure habituelle, je revenais de vagabonder, je trouvai Madame Gregoria en train de faire les lits. Sous celui de Juan, j'aperçus une forme que je reconnus aussitôt : ma caisse de livres. Cette découverte, que je n'avais pas encore faite parce que le couvre-lit dissimulait l'objet, me remplit d'émotion. Juan n'avait pas voulu que je me sépare de mes livres, il avait fait semblant de les vendre et m'avait rapporté plus d'argent que je n'escomptais. Mais comme je n'étais pas en mesure de lui rembourser les vingt-cinq pesetas, je ne lui dis rien.

Cette nuit-là je ne dormis pas, mais je réfléchis aux moyens de me dégager de la généreuse tutelle de cet homme. Il n'était pas possible de continuer comme ça. Cela durait depuis une semaine, et j'arrivais au bout de l'argent des livres. Un petit article que j'avais confié à une revue serait publié Dieu savait quand, et il ne fallait pas compter être payé avant. Toutes les portes étant fermées, il ne me restait plus qu'à frapper à celle de mon administrateur et, revenant sur ma décision, à lui demander une poignée de douros prise sur le loyer. Adieu l'embarquement, adieu l'Amérique! Je me connaissais bien et je savais que si j'entamais la somme réservée au voyage, je devrais finalement renoncer à mes rêves d'aventure.

Mais il n'y avait plus d'autre solution. Noblesse oblige, et surtout, que devait penser Madame Gregoria, qui sans doute était au courant de tout? J'ai honte à l'avouer, mais cette considération, plus que ma dette envers Juan, me fit sauter du lit au lever du jour. J'irais à la Poste envoyer un message à Barcelone, donnant un coup de griffe à cette faible rente.

Arrivé à la Puerta del Sol, je tombai sur un académicien matinal, et en outre de mes amis.

- Ecoutez, me dit-il, j'aurais besoin de vous. Je sais que vous déchiffrez bien l'écriture ancienne, et que vous vous consacrez à ce genre de travaux. Voudriez-vous transcrire pour moi en écriture lisible un petit codex manuscrit, que je dois faire imprimer? Je vous donnerais dix douros pour la copie.

Je me fis un peu prier, et l'académicien me proposa cinq douros de plus, ce qui montait à quinze. Or je ne pensais guère tirer plus de Barcelone.

Puisque j'acceptai, l'académicien me procura la référence du manuscrit, et je renonçai à mon premier plan. Ce que j'allais dépenser pour un timbre postal, je l'investis dans des feuilles de papier, et je m'en fus à la Bibliothèque, décidé à me mettre au travail le jour même.

L'établissement était ouvert de huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, et pendant une semaine je passai chaque jour les six heures vissé à un fauteuil de la Salle des manuscrits, à traduire le codex. Je dis traduire, car c'est bien ce en quoi consiste la transcription d'un de ces manuscrits du XVe siècle à l'écriture serrée, menue, embrouillée de ratures, avec en outre tous les caractères liés les uns aux autres, ce qui rend leur lecture bien difficile aujourd'hui. Les copistes d'antan gribouillaient des lignes entières d'un seul trait, sans relever la plume du papier. En peu de mots ils remplissaient une feuille, et avec peu d'efforts ils accroissaient le fruit de leur besogne. Mais c'est maintenant un travail de bénédictin que de débrouiller leurs griffonnages, et c'est pourquoi l'on paye bien ceux qui savent s'y prendre.

Ce codex était donc tracé dans ce genre d'infâme calligraphie, mais comme je m'y entends pour la déchiffrer, la copie fut terminée en à peine une semaine. Je la présentai à l'académicien, elle lui parut bonne, et il me paya la somme convenue, en espèces sonnantes et trébuchantes.

Je sortis de chez lui le coeur joyeux et les poches pleines.

Sur le chemin du retour, je triturais les pièces entre mes doigts, les douros à droite et les pesetas à gauche.

- Pourquoi t'inquiètes-tu? semblaient-elles me dire pendant le trajet. Profite donc de nous ! Carpe diem !

- Silence, petits diables tentateurs ! leur répondais-je en les serrant dans mes poings. Vous ferez ce que je vous ordonnerai. Vous verrez comment je vais vous employer.

Arrivé à l'avenue San Vicente, je trouvai comme d'habitude Juan posté à son coin de rue.

- Jeune homme, me dit-il, aujourd'hui qu'on est samedi, nous aurons des calmars dans leur encre, comme plat du jour.

- Ami Juan, lui répondis-je, le plat du jour sera celui que je vais t'offrir. Prends donc ce petit billet de cinq douros.

- Qu'est-ce là? fit-il, étonné, en retirant sa main.

- Le rachat de mes livres. Ah, Juan, crois-tu que je ne sais pas tout?

- Qui vous a mis au courant? répondit-il, quelque peu confus.

- C'est eux-mêmes, en dépassant de sous ton lit.
  - C'est la faute à Madame Gregoria, qui n'a pas bien tiré le couvre-pied, comme je l'en avais priée.
  - A propos de notre patronne, sait-elle cuisiner ? Je te le demande car je compte la charger de préparer un festin pour nous trois.
  - Ne vous mettez donc pas en frais, jeune homme. Nous vous remercions de votre gentillesse.
  - Non, mon tour est venu. Dès que tu auras fini ta distribution, nous t'attendrons avec la table prête.
- En arrivant à la maison, je vis Madame Gregoria et lui remis un douro pour qu'elle nous prépare un bon dîner. L'heure venue, je constatai que la bonne dame avait fait des merveilles avec les cinq pesetas. Elle nous servit une omelette au jambon et du faux-filet, avec des olives et un bon vin de Valdepeñas.
- Au dessert, je proposai de porter un toast à l'académicien. Madame Gregoria, qui n'était pas versée en ces matières, demanda ce qu'était un académicien.
- Madame, lui répondis-je, un académicien, c'est un merle blanc : c'est un monsieur qui donne quinze douros pour la copie d'un codex.
  - Et qu'est-ce qu'un codex? demanda encore la dame.
  - Un codex, Madame Gregoria, c'est un assortiment bien enveloppé de jambons et de côtelettes, que les copistes d'autrefois ont déposé sur les étagères des archives à l'intention des copistes d'aujourd'hui.
- Le repas terminé, nous fûmes tous trois prendre le café à une terrasse du quartier. Après quoi, tous au dodo.

(Ld 491)